Gauz, *Debout-payé*

Le Nouvel Attila, 2014, 175 pages, 17 €

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3209>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3209

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 193-194

ISBN : 978-2-919040-31-5

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Gauz, *Debout-payé* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1310 | 2015, mis en ligne le 17 décembre 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3209> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3209>

maines des vigiles. L'immigration aussi a changé. Elle n'est plus une affaire d'hommes. Les femmes, plus nombreuses, ne se cantonnent plus dans un foyer synonyme parfois de prison. Elles sortent, se déplacent, travaillent, assument des responsabilités, deviennent

même de véritables "chefs" de famille. Elles se mobilisent et luttent. *Beauté Parade* montre ces "femmes métamorphes" qui "obtiennent ou acquièrent la liberté de mouvement, du corps et de l'esprit".

Mustapha Harzoune

Gauz Debout-payé

Le Nouvel Attila, 2014,
175 pages, 17 euros.

Debout-payé, on le sait maintenant, parle des vigiles. Ce vigile mystérieux et lointain témoin de nos errances commerciales. Les gros bras

de l'immigration délaissent le marteau-piqueur pour mieux impressionner le chaland. Vigile, ce n'est pas une sinécure. Juste une galère quand on est sans le sou et maigrichon en docs administratifs. Des jours entiers à rester debout. À s'ennuyer. À se péter la vessie. À se polluer le tympan des musiques d'ambiance. Le vigile observe. Scrute. Pythonisse. Gauz glisse, sous forme de chapitres, les pensées, anecdotes, aphorismes, observations du vigile en poste à Sephora-Champs-Élysées ou à Camaïeu Bastille. Et comme la marge possède quelques infos que le centre ignore, il faut écouter ce que ces *debout-payés* disent d'une ville et de ses populations, socialement diverses et culturellement métissées. Après *Mélo* de Ciriez et avant *Beauté parade* de Sylvain Pat-

tiou, ce *Debout-payé* offre l'opportunité de découvrir, sous un angle inhabituel, Paris, ses transformations et un peu de son devenir.

Ces réflexions in petto du vigile, de valeur inégale, mais souvent drôles et incisives, se glissent entre le récit, sur deux générations de l'immigration ivoirienne. Il y a les lieux, à commencer par la Maison des étudiants de Côte d'Ivoire. Il y a les personnages. Ainsi ce Ferdinand qui reçoit ses jeunes compatriotes en leur servant un menu dans la pure tradition française, jusqu'au camembert "qui pue" ! Si ce n'est pas un signe de proximité culturelle ! On pense au steak tartare de Faïza Guène. Les plus jeunes, en colocation du côté de Bastille, se prénomment Kassoum et Ossiri.

L'originalité de ce premier roman tient aux étincelles d'une langue bigarrée, au style iconoclaste, impertinent, provocateur. L'esprit corrosif enraye le ronron des mécaniques trop bien huilées. Parmi les passages savoureux, il y a ces clefs fournies pour identifier la nationalité des Africains par leur tenue vestimentaire ou par leur accent. Aux obsèques de Pompidou, les larmes de Bokassa I^{er} sont à se tordre ! Pour mémoire, il est bon de revenir à 1974, l'année où "nos" politiques, droite et gauche confondues,

LIVRES

convolèrent, allègrement d'une seule voix, à cette vaine politique de contrôle de l'immigration. Ne pas oublier ce que le pays – les immigrés surtout ! – doit à Poniatowski et à sa circulaire sur le titre de séjour qui *“du jour au lendemain”* inventa *“une nouvelle race de citoyens : les sans-papiers”*. Et cette prophétie d'un Malien visionnaire : *« Un jour, un fils d'immigrés sera président de ce pays et je suis sûr que c'est lui qui chassera tous les étrangers. »*

Alors que le maelström centrifuge éjecte l'immigré hors du cercle des humains, Gauz le réintègre : l'Africain peut aussi voyager pour le kif. Pour découvrir le monde et non pour fuir misère et dictature : *“Ossiri lui révéla combien il était riche du simple fait d'avoir voyagé. ‘Kassoum, juste parce que tu es là, tu es un homme meilleur. Meilleur que les gens du Colosse parce qu'ils ne connaîtront jamais Paris. Meil-*

leur que les gens de Paris parce qu'ils ne connaîtront jamais le Colosse.’” Il faut évoquer enfin Angela, ci-devant expatriée, retournée au pays où ses tenues lui valent le sobriquet peu amène de *“Blanche”*. Femme de caractère et de principes, elle dispense des leçons sur l'aliénation vestimentaire (ah ! le wax hollandais) ou *“nutritive”* (le pain engrosse les paysans du Nord et appauvrit le paysan africain) : *“Comprenez bien les enfants, on ne peut pas être indépendants quand même ce qu'on mange vient de ceux qui nous aliènent. Une grande partie de la richesse nationale retourne en Occident par l'achat de tonnes de blé dont nous avons besoin pour satisfaire les caprices du pain.”*

Le ton est léger, badin, mais, sans en avoir l'air, Gauz revisite l'ordre économique et politique mondial, l'histoire de nos représentations, et des décennies de politique migratoire. **M. H.**

Sylvain Prudhomme

Les Grands

L'Arbalète/Gallimard,
2014, 208 pages,
19,50 euros.

Voici donc le lauréat 2015 du Prix littéraire de la Porte Dorée, prix du Musée national de

l'histoire de l'immigration qui couronne un roman dont le ou les thèmes offrent quelques variations sur l'exil et/ou cette tectonique des peuples, cette *“branloire*

pérenne” du monde, qui brasse et parfois entrechoque les hommes et les femmes de tous les continents. Sylvain Prudhomme y ajoute la rencontre par le décentrement, l'ouverture de la littérature hexagonale au monde par l'irruption de l'ailleurs, un universalisme partagé où la légitimité de l'Autre ne barbote pas sur les rives de la Seine ou du Tage, un peu d'exil aussi, celui de l'auteur en vadrouille sur le continent africain, celui qu'il porte par une histoire familiale où se rencontrent les terres algérienne, portugaise, italienne. *Les Grands* racontent la merveilleuse his-